

Qui sont les travailleurs agricoles migrants?



On retrouve annuellement plus de 20 000 travailleurs agricoles saisonniers sur les fermes du Québec. À l'île d'Orléans, en été, on en compte plus de 1000 provenant surtout du Guatemala et du Mexique. Ils y séjournent en vertu du Programme des travailleurs agricoles saisonniers (PTAS) et du volet agricole du Programme des travailleurs étrangers temporaires (PTET).

Le premier de ces programmes existe depuis 1974 et mobilise surtout des travailleurs du Mexique et des Antilles pour des séjours de travail sur les fermes ne dépassant pas huit mois par année.

Le second, plus récent, mobilise des travailleurs de divers pays, pour une durée maximale de 24 mois consécutifs, mais compte sur des ententes avec le Guatemala, le Honduras et El Salvador.

De nombreux travailleurs présents à l'île d'Orléans appartiennent à des nations autochtones mayas et l'espagnol est souvent leur langue seconde, après la langue cakchiquel par exemple. La plupart d'entre eux proviennent de régions rurales et ne possèdent pas d'études postsecondaires.

Beaucoup d'entre eux sont agriculteurs dans leur pays d'origine, mais certains y exercent aussi d'autres métiers.

S'ils se tournent vers les programmes de travail canadiens, c'est surtout parce qu'ils ne trouvent aucune alternative économique pour subvenir aux besoins de leur famille dans leur pays d'origine. D'ailleurs, selon la Banque du Guatemala, près du quart du produit intérieur brut du pays provient des envois d'argent des ressortissants travaillant à l'étranger, comme les travailleurs agricoles migrants au Québec.



Quel est le contexte du travail agricole temporaire au Québec?



Le milieu québécois de l'agriculture fait face à une forte pénurie de main-d'œuvre depuis des décennies. Dans ce contexte, les employeurs de l'industrie agricole y sont autorisés à embaucher jusqu'à cent pour cent de leurs employés grâce aux programmes de travailleurs étrangers temporaires. Les travailleurs embauchés via ces programmes ne sont pas autorisés à changer d'employeur durant leur séjour, ou seulement dans des cas d'exception.

De plus, en tant que travailleurs non qualifiés, ils ne sont pas admissibles à la résidence permanente, même après de nombreuses années de travail au Canada. Certains travailleurs viennent pour une durée d'environ six mois par année, d'autres peuvent rester davantage. La majorité des travailleurs inscrits aux programmes y participent pendant de nombreuses années et vivent des séparations familiales prolongées et répétées.

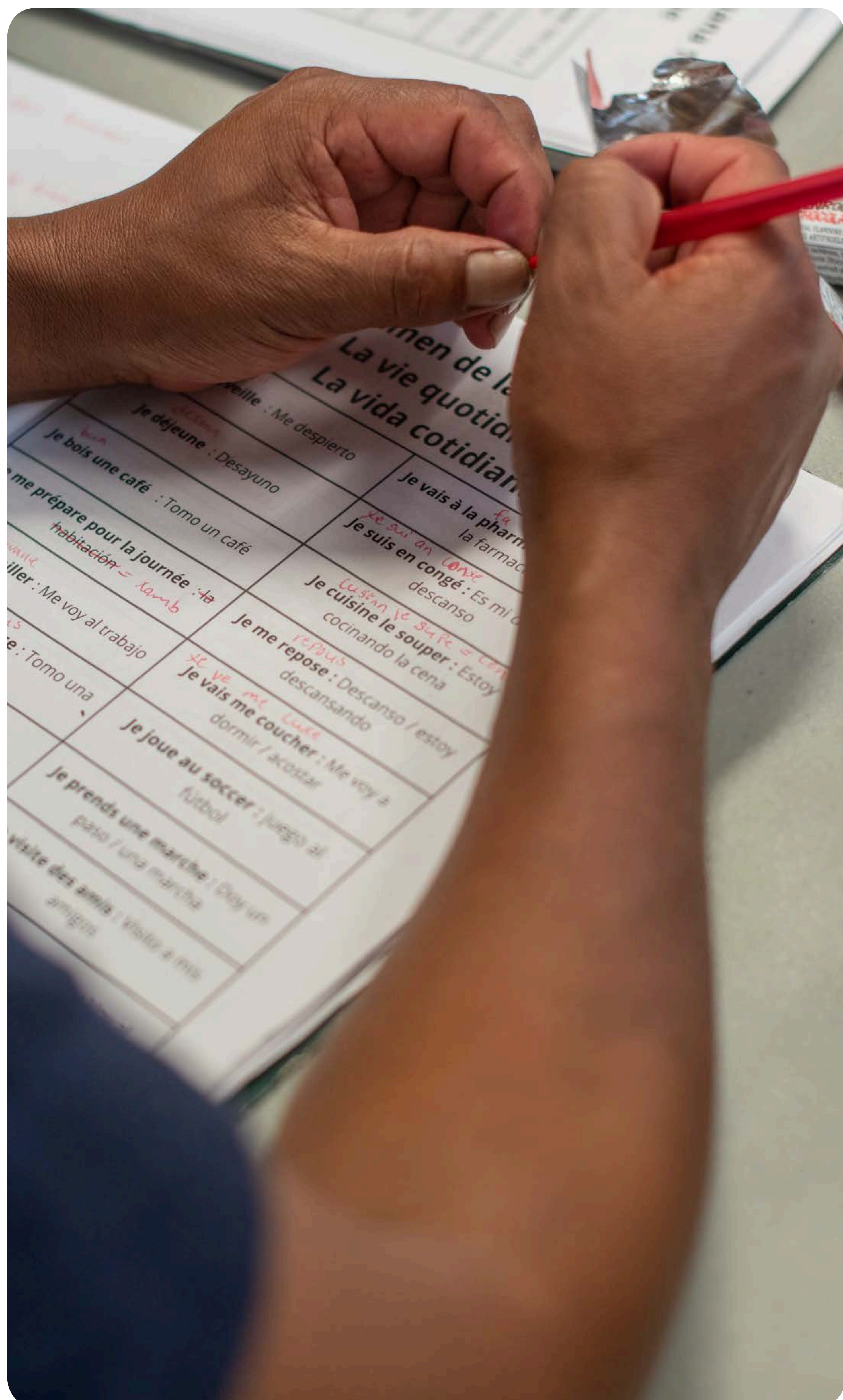
Certains vivent même cette forme de migration de père en fils. Ces hommes et ces femmes ne peuvent pas être accompagnés de leur conjoint ou conjointe et de leurs enfants, à moins que ceux-ci soient majeurs et qu'ils aient un permis de travail au sein du programme.

Bien que les femmes soient admissibles aux programmes, elles y sont peu représentées. Certains employeurs, comme la ferme Onésime Pouliot, permettent à des couples de rester unis en offrant des permis de travail aux deux membres du couple.

M. Guy Pouliot est copropriétaire de cette ferme de petits fruits embauchant plus de 300 travailleurs étrangers et se rend au Mexique chaque année pour recruter de nouveaux travailleurs. Il reconnaît la contribution des travailleurs étrangers temporaires à l'économie de l'île d'Orléans : « S'ils ne sont pas là, on n'est pas là non plus. »



Quels services sont mis en place à l'île d'Orléans pour les accompagner?



Les travailleurs agricoles migrants travaillent généralement en milieu rural et peuvent vivre de l'isolement social et géographique. Les services leur sont peu accessibles, leur mobilité est limitée et la barrière de la langue constitue un obstacle à leur intégration.

L'accès aux soins de santé ainsi qu'à la connaissance de leurs droits et responsabilités représente des défis importants.

Heureusement, depuis la pandémie de Covid-19, alors que leur importante contribution à la société a été mise en évidence, un mouvement de solidarité à l'égard de ces personnes est en émergence dans la société civile québécoise.

Le RATTMAQ, en tant qu'organisme communautaire, s'inscrit dans ce mouvement et a ouvert un point de service dans la ville de Québec en 2021.

L'organisme offre des services d'information, de sensibilisation et d'accompagnement à cette population. Les ateliers de français gratuits *Divertir en frances* (Se divertir en français) sont offerts chaque été dans un local communautaire de la municipalité de Saint-Laurent. Ces ateliers s'adaptent à la réalité du travail agricole, notamment sur le plan des horaires. Les participants de l'exposition ont été rencontrés dans le cadre de ces ateliers de français.

D'autres activités sont offertes aux travailleurs, comme des visites au Vieux-Québec et au parc de la Chute-Montmorency, ou des accompagnements guidés pour apprendre à faire son épicerie au Québec. Finalement, la fête des travailleurs agricoles de l'île d'Orléans est organisée, avec d'autres partenaires, en guise de reconnaissance de leur travail essentiel à la souveraineté alimentaire du Québec.



Au-delà du travail agricole migrant, des personnes à part entière

Une exposition qui pose un regard bienveillant sur ces personnes qui consacrent une large partie de leur vie à nourrir les Québécois



Les travailleurs agricoles étrangers que l'on rencontre dans la région de Québec séjournent ici en vertu du Programme de travailleur agricole saisonnier (PTAS) et du volet agricole du programme des travailleurs étrangers temporaires (PTET). Le premier de ces programmes existe depuis 1974 et mobilise des travailleurs du Mexique et des Antilles pour des séjours de travail sur les fermes ne dépassant pas huit mois par année. Le second, plus récent, mobilise des travailleurs de divers pays, pour une durée maximale de 24 mois consécutifs, mais compte sur des ententes avec le Guatemala, le Honduras et le El Salvador. On retrouve annuellement plus de 25 000 travailleurs agricoles saisonniers sur les fermes du Québec.



Dans la région de Québec, au plus fort de la saison estivale, on compte quelques milliers de travailleurs agricoles provenant surtout du Guatemala, mais aussi du Mexique. Certains viennent pour une durée d'environ six mois par année, d'autres peuvent rester davantage, et la majorité répète l'expérience à long terme. Ces travailleurs sont autorisés à venir seuls, pour exercer un emploi agricole uniquement, et ils ne peuvent pas être accompagnés de leur conjoint ou conjointe et de leurs enfants, à moins qu'ils soient majeurs et qu'ils aient également un emploi au sein du programme. De plus, ils ne sont pas admissibles à la résidence permanente, même après de nombreuses années de travail au Canada.

Photos, entrevues, traduction et textes: Stéphanie Arsenault



ÉDIQ

Équipe de recherche en partenariat sur la diversité culturelle et l'immigration dans la région de Québec



Dynamiques Migratoires Mondiales
Chaire de recherche du Canada



UNIVERSITÉ
LAVAL



Maximino, Mexique, 15^e été au Canada



Maximino



« Je m'appelle Maximino, je viens de Veracruz, au Mexique. Ça fait 15 ans que je travaille au Canada tous les étés et c'est mon cinquième été à l'Île d'Orléans. Je suis même venu en 2020, lorsque la pandémie a commencé. Pendant les hivers, au Mexique, je travaille dans la culture des oranges, mais ce n'est pas suffisant pour vivre décemment. C'est pour ça que je viens travailler au Canada. Ici, je travaille à la culture de fruits et légumes. Même si ça fait longtemps que je travaille au Canada, je ne me suis pas vraiment habitué. Je m'ennuie toujours beaucoup de ma famille. Chaque année, quand je pars, ma mère et ma conjointe sont très tristes. Ma mère pleure toujours. Ma conjointe, elle, va s'installer chez

ses parents pendant mon absence, pour que ce soit plus facile. Nous voulons maintenant avoir des enfants, mais c'est compliqué parce que je passe presque la moitié de l'année à l'extérieur. Être séparé longtemps, c'est dur pour une famille. Cet été, mon oncle est mort au Mexique et j'ai trouvé ça très difficile de ne pas pouvoir être là, avec la famille. Je me suis lancé encore plus dans le travail pour ne pas penser à tout ça, pour ne pas penser au Mexique. Je m'ennuie aussi de la nourriture de ma région, comme le zacahuil et les enchiladas. Même si j'aime travailler au Québec, c'est difficile d'être loin de la famille et des amis, mais j'aime la tranquillité et la qualité de la vie ici. »





Edvin, Guatemala, 12^e été au Canada



Edvin



« Mon nom est Edvin. Comme mon ami William, ça fait onze ans que je viens travailler sur une ferme au Québec. Nous nous sommes rencontrés pendant le processus de recrutement au Guatemala, dans notre région de Jutiapa. Ensemble, nous nous sommes donné le courage de venir travailler si loin de notre foyer. Quand je suis venu pour la première fois, ma conjointe et moi venions tout juste de nous marier. Cette première année en particulier a été très difficile. Après mon départ, ma conjointe est tombée malade, elle est devenue dépressive. Nous avons dû chercher de l'aide. On a parlé beaucoup de cette nécessité pour moi de venir travailler au Canada et avec les années les choses se sont

améliorées. Mon absence et notre séparation sont moins difficiles qu'au début. Mais ma femme me parle souvent qu'elle aimerait venir me visiter pour connaître le lieu où je travaille. Malheureusement, avec les visas qui sont requis, ça n'a pas été possible encore. Je ne sais pas si nous pourrions obtenir ce visa de visite pour elle.

Chaque année, quand je reviens au Guatemala, je travaille un peu dans la construction. C'est un autre domaine que j'aime bien. J'aimerais même travailler dans le domaine de la construction au Québec, mais je ne suis pas autorisé. Je ne peux faire que du travail agricole ici. »





William, Guatemala, 12^e été au Canada



William



« Je suis William et je viens d'un petit village du département Jutiapa, au Guatemala. J'en suis à ma douzième année de travail au Québec. Depuis le début, je travaille dans la même ferme, sur l'Île d'Orléans. Ma sœur aimerait venir travailler comme moi au Québec, mais elle a eu moins de chance et elle n'a pas encore été prise par le programme. J'ai une femme et une fille de 9 ans. Ma fille est née en 2012, quelques jours seulement après mon retour du Québec. J'ai pu être présent lors de sa naissance et ça m'a rendu très heureux.

Si ma femme et ma fille pouvaient venir me rejoindre au Québec, j'aimerais

vraiment m'établir ici. La sécurité que je ressens à Québec n'existe pas au Guatemala malheureusement. Aussi, j'aime beaucoup les programmes du gouvernement qui aident la population au Québec. Les conditions de vie sont très bonnes.

Au Guatemala, pendant l'hiver, je travaille dans la culture du maïs qui est très forte dans ma région. C'est un travail exigeant aussi. Mais il y a si peu d'emplois dans ma région, que parfois les gens voient d'un mauvais œil que j'y travaille l'hiver, puisque j'ai la chance d'avoir un bon travail au Canada pendant l'été. Alors c'est délicat. »





Javier, Guatemala, 7^e été au Canada



Javier



« Mon nom est Javier. Je suis un autochtone du village de Paquip Tecpan, au Guatemala. Ma langue maternelle est le cakchiquel, mais j’ai aussi appris l’espagnol à l’école. J’en suis à ma 7e saison à l’Île d’Orléans à cueillir des fraises et à entretenir les cultures. Je vis avec six collègues du Guatemala. Cette année, j’essaie d’apprendre un peu plus le français, en participant à des ateliers de conversation les mercredis soirs. C’est plaisant d’apprendre et de pouvoir communiquer un peu plus avec les Québécois. Si c’était possible, j’aimerais vraiment que ma femme et ma petite fille de trois ans viennent me rejoindre pour qu’on s’installe au Québec. J’aimerais que ma fille apprenne le

français. Je trouve la vie très bonne et paisible ici. Ma petite, cette année, elle demande beaucoup pour moi en mon absence. L’année dernière, elle ne se rendait pas vraiment compte de mon absence, mais cette année oui, elle l’exprime. Quand je passe plusieurs mois au Guatemala, alors je prends beaucoup de temps avec elle. Ici, je m’ennuie de certains plats guatémaltèques, mais je m’organise bien pour la nourriture. Je sais préparer plusieurs plats et je trouve presque tout ce dont j’ai besoin à l’épicerie. J’aime aller faire l’épicerie, parce que ça fait une sortie et je peux rencontrer des gens. Dans ma maison, sur l’Île, chacun prépare sa propre nourriture, parce que nous avons tous des goûts différents. »





Yessica et Sabina, Mexique, 3^e été au Canada



Yessica et Sabina



« Je suis Sabina et ma fille s'appelle Yessica. Nous venons de Nueva Italia, dans l'État de Michoacan, au Mexique. Ça ne fait que trois ans que nous venons travailler sur l'île d'Orléans dans une ferme de fraises. Mais mon mari, Gustavo, travaille ici depuis quatorze ans, avec mon frère. Nous étions venues les visiter ces dernières années, et finalement nous nous sommes dit que tant qu'à venir en visite, nous ferions mieux de travailler nous aussi à la ferme. Et puis le propriétaire a accepté de nous inclure dans le programme. Au début, nous étions les deux seules femmes, mais maintenant nous sommes six femmes à travailler sur la ferme! La première année, Yessica et moi, nous

avons trouvé difficile de nous adapter à un travail aussi dur, mais avec le temps nous avons réussi. Nous réalisons surtout du travail en serres. Pendant les mois ici, je m'ennuie surtout de mes petits-enfants et de la nourriture. Mais j'aime bien cette vie à moitié au Mexique et à moitié au Québec, parce qu'ici la sécurité et la tranquillité sont excellentes. C'est vraiment difficile de se réhabituer aux dangers et à l'insécurité chaque année en retournant au pays. C'est pour ça que, si c'était possible, j'adorerais rester au Québec pour de bon. Mais Yessica, elle, aimerait davantage accumuler assez d'argent pour se construire une maison sur le terrain familial. »





Wayner, Guatemala, 6^e été au Canada



Wayner



« Je m’appelle Wayner. Je suis originaire de la ville de Tacaná, dans le nord du Guatemala. C’est une très belle région montagneuse et tranquille, mais il n’y a pas de travail pour y gagner sa vie. Ça fait six ans que je travaille à l’Île d’Orléans tous les étés. Quand j’ai commencé, mon premier garçon avait un an, il en a maintenant six. Mon deuxième fils, il est né pendant que j’étais au Canada, en 2018. Je me souviens que je me sentais partagé entre la joie et la tristesse, parce que je n’ai pas pu le voir avant mon retour et il avait déjà cinq mois. Ma conjointe me le montrait sur WhatsApp, mais ce n’est pas la même chose que de prendre son enfant dans ses bras. Maintenant que mon premier fils a grandi, il est plus

conscient de mon absence. Quand je pars, il pleure beaucoup et il veut me retenir. Moi aussi, je pleure pendant le long trajet vers la capitale, et puis dans l’avion. Après, j’essaie de tourner la page et de me tranquilliser pour penser au travail que je dois faire. Au Québec, j’ai appris à travailler la vigne. Au début, c’était très difficile, entre autres pour la communication qui était plus ardue avec les patrons. Maintenant, je comprends un peu plus le français et eux l’espagnol, alors c’est plus facile. Depuis quelques années, mes deux frères, Bany et Over, viennent aussi travailler au vignoble. C’est plus facile de passer l’été ensemble. Mon rêve est d’acheter un jour un terrain pour me construire une maison au Guatemala. »





Bany, Guatemala, 5^e été au Canada



Bany



« Je m’appelle Bany et je viens de la ville de Tacaná, dans une région montagneuse située au nord du Guatemala, à quelques kilomètres du Mexique. C’est mon cinquième été à travailler dans un vignoble, à l’Île d’Orléans. J’ai décidé de venir quand mon petit frère m’a convaincu que ça valait la peine de venir travailler ici. Avec mon travail, je peux faire vivre ma femme, mes quatre enfants et ma mère qui sont au Guatemala. Mon quatrième garçon, il est né il y a quelques jours. J’ai trouvé ça très difficile de ne pas être là, j’étais triste, mais en même temps content. Avec mes frères, on s’est ouvert une bière pour fêter ça. Je vais connaître mon fils à mon retour en novembre. Mon garçon

aîné n’aime pas quand je pars pour le Canada, il me dit de ne pas partir. Mais après, il s’habitue un peu et on se parle par WhatsApp tous les jours. Pendant les journées de repos, j’aime aller pêcher au quai et manger ensuite des bons poissons. J’aimerais beaucoup aussi connaître davantage la ville de Québec, mais ce n’est pas facile pour nous de se déplacer en ville. Par exemple, nous ne savons pas bien comment ça fonctionne pour se stationner. J’aime beaucoup la tranquillité et la qualité de la vie au Québec. Si je pouvais faire venir ma femme et mes enfants, j’aimerais m’installer ici pour de bon. Je crois que ma famille pourrait bien s’adapter ici et on pourrait faire une belle vie. »





Over, Guatemala, 3^e été au Canada



Over



« Je suis Over, le frère de Wayner et Bany. Je travaille avec eux à l'Île d'Orléans. Pour moi, c'est un troisième été à travailler au Canada, au vignoble, avec mes frères. Comme j'ai une conjointe et deux jeunes enfants, et que c'est très difficile de gagner notre vie au Guatemala, j'ai décidé de joindre le programme pour améliorer la vie de ma famille. Avec ce travail, je pourrai peut-être un jour acheter un terrain et bâtir une maison au Guatemala pour ma famille. J'ai appris le travail de la vigne avec mes frères qui ont plus d'expérience. »

Ici c'est très beau et tranquille. Mais j'aimerais parfois faire la fête et me faire des amis. C'est ce qui me manque le plus ici, des amis et faire la fête de temps en temps. Je trouve que c'est difficile de rencontrer des gens. Le dimanche, quand c'est journée de repos, on en profite pour dormir plus, mais on va aussi se promener un peu sur l'Île et faire les achats de nourriture en dehors de l'Île. J'aimerais aussi connaître quelques autres lieux où acheter des produits qu'il nous manque parfois, comme des vêtements, ou des souliers. Mes frères et moi, on ne sait pas vraiment où trouver ces produits. »





Victorino, Guatemala, 16^e été au Canada

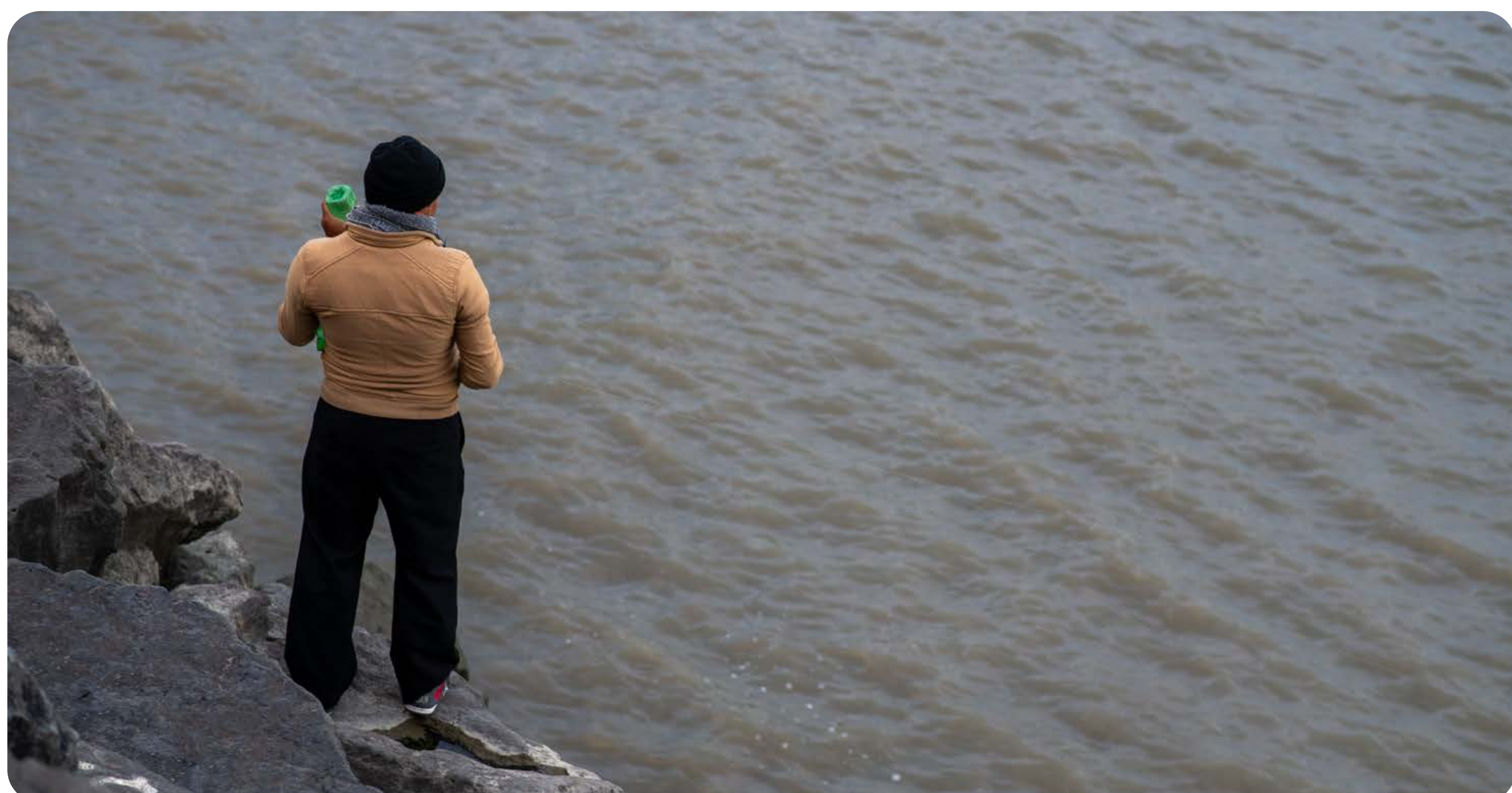


Victorino



« Je me nomme Victorino et je suis un autochtone guatémaltèque. Je suis originaire de Patzún, dans la région de Chimaltenango. Ma langue maternelle est le cakchiquel, et je parle aussi l'espagnol. Cette année, j'ai commencé à apprendre le français dans des ateliers de conversation donnés sur l'Île d'Orléans. J'en suis à ma seizième saison agricole au Québec, et c'est ma septième année à Saint-Laurent. Je me sens bien à travailler dans l'agriculture, parce que c'est aussi mon travail au Guatemala. Dans mon pays, je cultive surtout le maïs, le haricot et le brocoli. Ici ce sont les fraises. Je suis très content d'être à l'Île d'Orléans. Je peux aller pêcher tous les jours après le travail, comme au Guatemala. Ici je

pêche à la bouteille. Quand je suis sur le bord de l'eau, ça m'aide à réduire mon stress et à moins m'ennuyer de ma famille. Grâce à mon travail, nous avons pu bâtir notre maison, alors ma femme et mes quatre enfants sont bien dans notre village. Mais ils me manquent toujours beaucoup. Dans mes premières années au Canada, l'ennui était encore plus difficile parce que nous n'avions que des cartes d'appel qui coûtaient très cher pour quelques minutes seulement. Maintenant, les Mexicains nous vendent des cartes sim du Mexique et nous pouvons parler beaucoup plus avec nos familles, ça aide. Mais si ma famille était ici, je me sentirais l'esprit plus tranquille, mes pensées iraient moins au Guatemala. »





Eliezer, Guatemala, 4^e été au Canada



Eliezer



« Je m'appelle Eliezer. Je suis originaire de Santiago de Sacatepequez, près de la capitale du Guatemala. Dans mon pays, je vis sur la ferme familiale, avec ma femme, nos quatre enfants et ma mère. Pour nous, c'est très important de vivre toute la famille ensemble. Nous cultivons tout pour nous nourrir et nous avons quelques animaux. Nous vendons même des légumes au marché. Mon père est décédé l'an passé pendant que j'étais au Canada. Je crois que ce fut le moment le plus difficile pour moi depuis les quatre années que je travaille à l'Île d'Orléans. Je n'ai pas pu lui faire mes adieux et assister à ses funérailles. Je l'ai vécu très durement. Les revenus au Québec sont meilleurs que ceux au Guatemala.

Pour cette raison, je compte travailler ici jusqu'à ce que mes enfants aient complété leurs études. C'est ma priorité et ma motivation pour être ici. J'aimerais que ma femme et mes enfants puissent me rejoindre ici, mais cela nous paraît inconcevable de laisser nos parents derrière. Alors cet arrangement d'une vie à moitié au Guatemala et à moitié au Canada nous convient. Je me concentre sur le travail pendant que je suis ici pour réduire le mal du pays. J'aimerais beaucoup connaître davantage la région, mais avec la barrière de la langue je me sens bloqué et incapable d'explorer davantage le coin. J'aimerais pouvoir parler le français et communiquer avec les Québécois. »





Eduardo, Guatemala, 2^e été au Canada



Eduardo



« Je m'appelle Eduardo et je viens de San Pablo Tacana, au Nord du Guatemala, à environ 9 heures d'autobus de la capitale du pays. C'est ma deuxième année de travail à l'Île d'Orléans. C'est grâce à mon oncle que j'ai appris que ce programme existait. C'est certain que le plus difficile pour moi c'est de laisser ma fille et ma femme derrière pendant plusieurs mois, surtout quand j'apprends que ma fille est malade. Alors je dois m'inquiéter de loin et c'est vraiment difficile. J'essaie de parler presque tous les jours avec elles, mais cette année l'internet est moins bon à la ferme et on a souvent de la difficulté avec la connexion. C'est probablement parce que tous les gars sont sur internet en même temps.

On regarde des films, pour relaxer un peu quand la journée de travail est finie. Comme j'ai un permis de conduire, je peux emprunter la camionnette de la ferme pour aller à un restaurant mexicain à Québec. Ça, on adore! Mon rêve c'est de construire une maison pour ma famille au Guatemala. C'est aussi de faire grandir ma petite entreprise de fleurs coupées dans mon village. En travaillant ici la moitié de l'année, ça devient possible. Mais j'aimerais parfois avoir la possibilité d'accéder à d'autres emplois, dans d'autres domaines, comme la construction. Ça ne semble pas possible pour nous, les travailleurs agricoles migrants, mais c'est quelque chose que j'ai de la difficulté à comprendre. »





Marcos, Mexique, 5^e été au Canada



Marcos



« Je suis Marcos. Je travaille à l'Île d'Orléans depuis cinq étés. Je suis originaire de San Martin, dans le département de Puebla, au Mexique. Mon frère a travaillé ici pendant 13 ans et c'est lui qui m'a recommandé d'essayer. C'est une chance pour moi de pouvoir améliorer mes revenus pour bâtir mon entreprise de fleurs au Mexique. Mais cette année, notre revenu sera beaucoup moins intéressant que celui de l'année dernière, en raison des pluies abondantes qui ont détérioré les cultures et du taux de change qui nous désavantage. Plutôt que de recevoir 15 ou 16 pesos pour chaque dollar canadien, comme l'année dernière, nous n'en recevrons que 12.

L'éloignement de mes trois filles et de ma femme me fait souffrir. Sans elles, je n'arrive pas vraiment à profiter des beautés de la vie ici. Prends le paysage ici sur l'Île, c'est magnifique, mais je n'arrive pas à en profiter sans elles. Ma famille aimerait venir, mais tout semble très compliqué. Pour l'instant, je vais inscrire mes filles à des cours de langues pour que cela leur ouvre des portes pour le futur. Je ne suis pas très bon pour cuisiner, mais avec les années j'ai appris. Ma spécialité c'est le « pico de gallo », une salade de tomates, d'oignons, d'avocat, de thon et de coriandre. Quand j'arrive chez moi, j'ai toujours très hâte de manger un « mole de panza » qui est un ragout épicé à base d'estomac de mouton! »





Abner, Guatemala, 12^e été au Canada



Abner



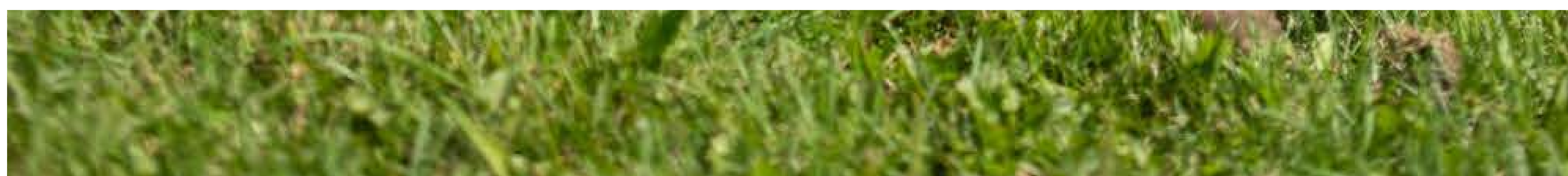
« Je suis Abner, et je viens du village de Patzun, dans la région de Chimaltenango, au Guatemala. Nous sommes dix frères et sœurs nés sur une petite ferme familiale où nous cultivons le maïs, le brocoli, les haricots, le chou et la laitue. Nous avons même des fraises, qui sont plus sucrées que celles d’ici ! Quatre de mes frères et moi travaillons au Canada en agriculture la moitié de l’année. Un cinquième frère est aussi venu, mais maintenant il est blessé et il ne peut plus travailler en agriculture. C’est vraiment la nécessité qui nous a envoyé ici, parce que nous venons d’un milieu très pauvre. Nous avons manqué de tout dans notre vie, mais maintenant nous avons construit une maison à nos parents.

Mon nouvel objectif, c’est d’aider ma sœur à construire sa maison pour elle et ses six enfants, tout en répondant aux besoins de ma fille. Je travaille ici depuis 12 années déjà. J’aimerais continuer à venir encore plusieurs saisons, mais je ne sais pas combien de temps je pourrai résister à ce travail qui est tellement difficile, en plus d’être loin de ma famille. Pour tenir le coup, je cours, je joue au football et joue de la guitare. J’aime aussi me promener près du fleuve, c’est vraiment bon pour le moral. Cette année, j’ai connu le réseau d’aide aux travailleurs migrants agricoles et j’adore les activités qu’il organise pour nous, comme les ateliers de français. Ça me motive vraiment beaucoup! »





Alejandro, Mexique, 21^e été au Canada



Alejandro



« Je suis Alejandro, originaire de Nanacamilpa, au Mexique. Ça fait 21 ans que je travaille à l'Île d'Orléans tous les ans. Même pendant la pandémie je suis venu sans relâche. J'ai un peu l'impression de ne pas avoir vu mes enfants grandir, et maintenant mes petits-enfants. C'est le grand sacrifice qu'on fait lorsqu'on travaille ici tous les ans, on sent qu'on manque des moments importants de la vie de nos enfants. Avec ma conjointe, on a déjà voulu faire venir la famille au Canada, mais nous n'avons jamais su comment le faire. J'ai vu plusieurs familles comme la mienne éclater en raison de l'absente trop longue du mari. Alors je me dis que je devrai un jour arrêter de venir, pour sauvegarder ma famille.

Pour moi, le plus difficile c'est quand un membre de la famille meurt au pays et qu'on doit vivre le deuil de loin. J'ai déjà connu un travailleur dont l'enfant était mort au pays et il n'avait pas pu rentrer. Ce fut très difficile. Grâce à mon travail ici, j'ai réussi à consolider ma maison et à construire une maison pour chacun de mes quatre enfants. C'est une grande satisfaction pour moi. Cette année, j'ai commencé à apprendre le français et je trouve cela très agréable de comprendre plus de mots, car c'est toujours un peu gênant de ne pas pouvoir communiquer avec les gens lorsqu'on sort de la ferme. J'apprécie beaucoup la gentillesse des gens ici malgré les communications difficiles. »





Enrique, Mexique, 2e été au Canada



Enrique



« Je suis Enrique, et j'en suis à ma deuxième saison agricole ici. Je suis né sur une ferme familiale, à Compostela, Nayarit, au Mexique, où nous cultivons le café, le maïs et l'avocat. Nous élevons aussi un peu de bétail. En décembre, nous avons la récolte du maïs et en février c'est le temps du café. L'avocat se récolte en novembre et en mai. Alors en venant travailler ici de juin à novembre, je profite de la période tranquille sur nos terres. Pour mon séjour à l'Île d'Orléans, j'apporte quelques kilogrammes de notre café, qui est délicieux. Selon les années, nous en récoltons entre 2 et 10 tonnes. Avec les revenus que je réalise ici, je peux faire grandir notre petite entreprise agricole au Mexique.

Ici, j'adore la propreté, la tranquillité et la sécurité ambiante. Ce n'est pas toujours le cas au Mexique. Pour me divertir, j'aime jouer au foot le dimanche avec mes collègues. J'aime aussi aller dîner, de temps à autre, dans un buffet de Québec, où nous pouvons découvrir des plats de partout dans le monde. Moi, j'aime beaucoup cuisiner, en particulier le ceviche de crevettes. Ce qui me manque le plus dans l'alimentation d'ici, ce sont les tortillas de maïs maison qui sont inégalables. Comme je n'ai pas d'enfants pour l'instant, c'est peut-être plus facile pour moi que pour certains de mes collègues, mais travailler ici pendant plusieurs mois loin de nos proches ça n'a rien de facile. Il faut avoir un mental très fort.»

